

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 40

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: Pelletan, Camille
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195156>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nous-mêmes !... interrompit Grognez en se frappant la poitrine.

Puis il reprit :

— Pardine, c'est ce tonnerre de chameau qui m'a enfoncé mon bugne... Y avez-vous été à cheval sur ces bêtes ?

— Non, Monsieur, pas encore.

— Eh bien, vous pouvez pas vous fidiurer ce que c'est ; on peut pas s'y cramponner ; il n'y a que des creux et des bosses ; ils sont tout voutés par places ; ça vous éreinte ; on est tout bétuit quand on descend.

Ces paroles soulevèrent un franc éclat de rire dans le café, car tous avaient attentivement prêté l'oreille.

— Mais cela ne vous déplaisait cependant pas trop, fit quelqu'un, puisque vous chantiez : « Qu'on déroule ! »

— Ah ! le coquien, répondit Grognez, je vois bien que vous avez aussi lu c't'affaire... Ça fait rien, on a toujours bien vétiu, qu'en dis-tu, beau-frère ?

En disant cela, il entonna les couplets qu'on venait de lui remettre en mémoire :

Qu'on déroule de nos bannières,

L'emblème respecté ;

Et nos voix fortes et guerrières, etc.

Quelques personnes accompagnèrent au refrain, et la joie s'empara bientôt de tous. La présence de nos deux inséparables fut, ce soir-là, pour le café des *Messageries*, une véritable fête ; jamais ses habitués n'avaient autant ri.

Les heures s'écoulèrent si vite et si gaîment aux comiques récits de Favey et Grognez que la plupart oublièrent complètement d'aller passer leur soirée à la cantine de Beaulieu, comme ils en avaient eu tout d'abord l'intention.

(A suivre.)

Voici un curieux travail de statistique qui, s'il tombe sous les yeux de quelque priseur, le surprendra sans aucun doute, mais n'aura pas, certainement, le pouvoir de lui faire perdre sa funeste habitude.

Un priseur ordinaire a recours à une prise de tabac toutes les dix minutes. Chaque prise avec ses accessoires exige une minute et demie de temps. Or, une minute et demie sur dix font, dans une journée de seize heures, deux heures vingt-quatre minutes et, par conséquent, un jour sur dix, ce qui ôte de l'année trente-six jours et demi.

Si donc on suppose l'habitude du tabac à priser pendant quarante ans, il en résulte que le nez absorbe, chez un priseur, l'occupation de quatre années entières !

C'est beau, la statistique !

Une dame de province avait écrit à une de ses amies de Paris de lui procurer un précepteur pour ses enfants, qui eût toutes les qualités qu'elle désignait

et dont l'énumération ne finissait pas. L'amie, trouvant ces nombreuses exigences exagérées et impossibles à satisfaire, lui répondit : « Chère madame, j'ai cherché un précepteur tel que vous me le demandez, je ne l'ai point encore trouvé ; cependant je chercherai encore, et je vous promets que dès que j'en aurai trouvé je l'épouserai. »

Donnez en tout temps de la verdure aux petits oiseaux. — Quand il n'y a pas d'enfants dans une maison, il est rare de ne pas y voir des chiens, des chats ou tout au moins des petits oiseaux. Mais ces hôtes charmants, qui égaient notre demeure, ont besoin d'avoir une table toujours bien servie, qui leur fera oublier leur liberté perdue et conservera leur santé.

Les graines sèches ne suffisent pas, ils ont besoin de verdure et, à défaut de mouton, de seneçon, de laitue, vous leur donnerez des orties fraîches, qui poussent partout, d'abondantes graines, du plantain vert.

En hiver, quand les gelées, le verglas et la neige auront détruit toute végétation, vous remplacerez cette verdure par des cœurs de choux bien pommés et bien blancs.

Ce plat, nouveau pour eux, sera leur grand régal, et vous verrez bientôt vos petits oiseaux, fièrement perchés sur le bouquet de choux, le picotant à l'envi et faisant entendre leur chant de victoire.

C'est une nourriture saine et économique qu'on peut leur procurer pendant toute la mauvaise saison.

On luron que cognâi lè convengnances.

On certain gaillâ, que n'avâi pas einveintâ la pudra, avâi été eingadzi tsi on monsu et onna dama qu'aviont met lâo bin ein grandzi et que viquessont solets avoué cana serveinta dein onna galéza carrâie que l'aviont fé bâti. Et coumeint l'étiiont bin à lâo z'ése, l'aviont prâi cé gaillâ on pou pè pedi, kâ lo pourro bougro étâi on bocon simpliet, et l'ariont bin pu s'ein passâ. On lâi desâi Dzaset et on lâi fasâi portâ l'édhie et lo bou, queri lo lacé, ceri lè solâ, traîrè lè maunets su lo pavâ, fochérâ âo courti et fère lè coumechons ; enfin quiet ! fotemassi tot lo dzo déveron l'hotô, que l'avâi ma fâi quie 'na galéza pliace, et coumeint l'étâi tsi dâi brâvès dzeins et que l'étâi on bon soudzet, l'allâvè et vegnâi dein la maison coumeint se l'avâi étâ tsi leu.

On matin que l'avâi oquiè à demandâ à la dama, ye va ; et sein tapâ à la porta, l'eimpognè lo péclliet et l'eintré tot drâi dein lo pâilo iô la dama sè vetessâi.

— Mais, Joseph, lâi fâ la dama, on pou ein colère, qu'est-ce que cela veut dire ! Vous savez que je vous ai défendu

d'entrer dans ma chambre sans frapper ?

— Oh, madame, repond lo lulu, je sais bien, mais madame peut être tranquille. J'ai d'aboo guigné par le trou de la saraille et je me serais pas permis d'entrer dans la chambre avant que j'aie vu que madame avait fini de s'habiller.

On lâro que sè geinè pas.

On chenapan, que viquessâi tant que poivè su lè z'autrès dzeins, s'étâi einfatâ onna né dein onna dzenelhire po lâi robâ onna pudzena, et po ne pas que la bête sè pouessè einsauvâ, lo gaillâ lâi attatsâ lè piautès avoué on bet dè fiçalla.

Ma fâi, tandi que bourgatâvè dein la dzenelhire, tota ellia dzein eimpliou-mâie, épouâiriâ, fe on détertîn dâo diablio, que la fenna dè la mâison, que n'étâi pas onco cutchâ po cein que se n'hommo s'étâi réduit on bocon tard, et qu'out c'cé brelan, soo que dévant po vairè cein que y'avâi.

Quand le s'approutsè de la dzenelhire, le vâi lo gaillâ que dècampâvè avoué la pudzena que pioulâvè sein botsi. Adon le lâi tracè après et lâi criè :

— Arretâ ! tsancro dè pandoure, dè vaurien, et tâtsi vâi dè mè rebailli ellia pudzena ?

L'autro, qu'avâi on pi bot et que te-rivè la piauta, ne poivè pas traci bin rudo ; assebin quand ve que l'allavè sè fère accrotsi, s'arrété franc, et coumeint ne volliâvè pas s'eimpogni avoué onna fenna, lâi fâ :

— Ah ! vo volliâi voutra pudzena ? Eh bin, teni, la vouaiquie ; vo n'ai pas fauta dè tant criâ ; mâ mè rontè lo cou que vo la rebaillo sein repreindrè ma fiçalla !

Et la redétatsè.

M. Camille Pelletan, qui a eu dernièrement l'occasion de voir, en rade, les deux escadres françaises de la Méditerranée, publie à ce sujet, dans le *XIX^e Siècle*, un intéressant article auquel nous empruntons ces curieux détails :

« Je viens d'avoir, sous les yeux, la majeure partie de la flotte pour laquelle la France dépense en ce moment deux cent quatre-vingt millions par an. J'ai eu besoin de voir à l'œuvre, dans notre plus grand port, ce budget de la marine, avec ses rouages administratifs aussi compliqués que toute la machinerie des vaisseaux nouveaux ; et le hasard a voulu que nos deux escadres de la Méditerranée fussent précisément en rade. C'est assurément un spectacle imposant : une impression de force formidable se dégage de cette incomparable réunion de puissances de destruction. Leur caractère étrange saisit d'abord le regard. C'est à peine si l'on reconnaît un aspect de navire dans ces massifs d'acier peint en noir, s'élevant par le bas comme pour s'asseoir plus solidement dans l'eau, et chargés de constructions de toutes sortes, de tourelles, de réduits, de terrasses, de passerelles, d'où jaillissent ces bizarres minarets, hérissés d'artillerie à tous leurs

balcons, qu'on appelle des mâts militaires. A les voir immobiles, on dirait plutôt un archipel d'îlots fortifiés, dont les remparts de métal enfermeraient des cités fantastiques.

» Dès le premier regard, tout révèle les forces qu'ils recèlent. Ces effroyables canons du dernier style, étrangement effilés en baguettes et allongeant leur cou monstrueux de tous côtés; et ces énormes coins d'acier que la proue avance dans la mer pour éventrer les navires ennemis, éveillent des idées de luttes épouvantables et de massacres hideux. On sait que tout un monde de machines, réglées sur le dernier mot de la science, se cache dans ces effrayantes usines de destruction, où la vapeur, l'électricité, l'air comprimé, accomplissant toutes les besognes, depuis les mouvements de l'hélice qui fera voyager la forteresse flottante jusqu'aux appareils qui chargent les canons ou font tourner sur elles-mêmes les tours d'acier qui les protègent.

» Le spectacle est superbe: la note à payer est un peu chère. Tel de ces navires coûte trente millions; les moindres en valent bien une dizaine. Ajoutez à cela que les gros dépensent en moyenne douze cent mille francs par an. Ajoutez encore qu'ils n'ont pas la vie longue, et qu'il faudra les renouveler à bref délai. Ils vivraient bien une trentaine d'années; mais à dix ou quinze ans, ils sont déjà démodés. Il faut s'attendre à en fabriquer pour soixante-dix ou quatre-vingts millions d'une façon continue, d'un premier janvier au premier janvier qui suit. L'Angleterre dépense, pour le même objet, cent vingt à cent trente millions. La Russie, l'Italie, l'Allemagne viennent ensuite. Une somme fantastique de richesse humaine est détruite dans le monde, en pleine paix, par la création de ces monstres marins. »

Recettes.

Taches d'encre sur l'étoffe. — Il faut d'abord laver avec du lait frais, jusqu'à ce que celui-ci ne se colore plus; alors on passe par dessus la tache de l'acide oxalique, qu'on trouve dans toutes les pharmacies. Et quand toute tache d'encre a disparu on rince à l'eau froide. De cette manière, les taches d'encre sont enlevées facilement sans risquer de brûler les étoffes.

Encre et plumes d'acier. — Comme on le sait, l'encre s'épaissit peu à peu dans les encriers et se décompose. Il se forme un dépôt difficile à enlever. Un moyen assez simple de parer à cet inconvénient consiste à verser de temps en temps dans l'encrier quelques gouttes de thé (décoction de thé noir). L'acide tannique du thé empêche la décomposition de l'encre et le dépôt qui se serait formé se dissout peu à peu.

(Science pratique).

Boutades.

La justice de paix du cercle de *** a procédé l'autre jour à l'ouverture de ce testament très laconique, en présence de quelques parents: « Je n'ai rien, je dois beaucoup, je donne le reste aux pauvres. »

Trente-deux degrés à l'ombre.

Dans leur villa de la côte normande, le comte et sa femme terminent une partie d'échecs sous la véranda où ne souffle, pour le moment, aucune brise de mer.

— Vous êtes échec, mon ami, dit la comtesse.

— Echec et moite! soupire le comte en s'épongeant avec frénésie.

Un soir, deux individus, l'un grand, fort et bourru, l'autre très petit de taille, se heurtent violemment sur le pont du Mont-Blanc, à Genève. Le petit en prit une telle humeur qu'il donna au grand un vigoureux coup de poing. « Un tel affront, dit celui-ci, se lave ordinairement dans le sang; moi, je le laverai dans l'eau. » Et saisissant aussitôt son petit adversaire avec le plus grand flegme, il le jeta par dessus le parapet.

Un monsieur, ennemi des longs compliments et des cérémonies, disait à ceux qui en faisaient: « Abrégez, la vie est courte. »

Il s'est fondé à Saint-Denis une Société dite des *Cent kilos*, composée d'habitants de cette ville pesant chacun 100 kilos. Cette société a effectué l'autre jour sa troisième promenade. Elle s'est rendue pour déjeuner à l'Isle-Adam, sous la direction de son président, M. Dotton (125 kilos). Fondée en juillet 1894, la Société compte actuellement cinquante-deux membres.

Il paraît que la prochaine promenade aura lieu à bicyclette. Ce ne sera pas un spectacle ordinaire.

On demande à l'un des deux auteurs d'une pièce qui n'a pas réussi, quelle a été la part de chacun dans la collaboration.

— C'est bien simple, dit-il, j'ai été le colabo et lui le rateur.

Au restaurant:

Un client s'évertue à disséquer le rôti qu'on vient de lui servir.

— Pristi, que c'est dur! grommelle-t-il. c'est du cheval au moins, dites-moi, garçon?

Le garçon impassible:

— Non, monsieur, c'est de la bicyclette.

Au restaurant.

Un monsieur est en train de déjeuner. Le garçon qui le sert est assez brusque; le client, au contraire, est très poli et fort patient.

Sur une observation, le garçon s'emporte et répond avec véhémence.

Le monsieur, avec calme. — Ne soyez pas si fier, garçon! vous ne savez pas ce que l'avenir vous réserve.

Un joli mot d'Emile Augier dont, bientôt, on inaugurera la statue.

C'était à un banquet d'anciens camarades de collège. L'auteur des *Effrontés* se trouve en face d'un petit vieux monsieur cassé, fourbu, qui, la main tendue, lui dit:

— Te rappelles-tu, quand nous étions en cinquième?...

Augier regarde cet effronté, et bas à un voisin:

— Sapristi! je veux bien croire qu'il a mon âge, mais jamais je ne croirai que j'ai le sien!

La rue *Vide-Gousset* est une des rares rues de Paris qui aient échappé à un nouveau baptême; elle ne changea que deux fois de nom et encore ne fût-ce que quelques heures.

En 1771, l'administration des finances était confiée à l'abbé Ferray, organisateur du pacte de famine. Les finances étaient dans un état déplorable. Pour y remédier, l'abbé créa des impôts de toute nature qui motivèrent des plaintes et des récriminations sans nombre.

Un matin on s'aperçut que la rue *Vide-Gousset* avait changé de nom, l'inscription de *Vide-Gousset* avait disparu et, à la place, on lisait *rue Ferray*. L'abbé ne fit qu'en rire: « Ils blaguent, donc ils paieront. »

Une anecdote amusante.

M. Pasteur et M. Duruy étaient presque voisins, puisque l'un demeurait rue d'Ulm et l'autre rue de Médicis.

Certain jeudi les deux académiciens se trouvèrent à une même station de fiacres pour se rendre à l'Institut.

Ils firent route ensemble.

Arrivé à destination, M. Duruy tend une pièce de cinq francs au cocher:

— Pas de monnaie, lui dit celui-ci.

— Alors, gardez ma pièce entière en souvenir de cette course — vous avez conduit le premier savant du siècle...

Aussitôt M. Pasteur prend, à son tour, une pièce de cinq francs et la donne au cocher.

— Gardez aussi celle-là, puisque vous avez conduit le plus grand ministre du second Empire...

Le cocher ne se le fit pas dire deux fois, et les deux académiciens pénétrèrent en riant dans la cour du vieux palais Mazarin.

AGENDAS DE BUREAUX
POUR 1896
PAPETERIE L. MONNET
3, Pépinet, 3

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD